PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.

	Un An	6 Mois.	3 Mois	1 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS ..	$9.00	$4.50	$2.25	$0.75
POUR L'ETRANGER.....	$12.15	$6.10	$3.05	$1.05

Les abonnements se soldent invariablement d'avance.

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.

	Un An	6 Mois.	4 mois.	3 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS.....	$3.00	$1.50	$1.00	75 cts
POUR L'ETRANGER.....	$4.00	$2.05	$1.35	$1.05

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTERATURE — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827 — NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 6 NOVEMBRE 1912 — 86ème Année

La Guerre dans les Balkans.

Une interview avec un Diplomate.

Le hasard nous a permis de nous entretenir avec un diplomate étranger qui, après avoir occupé les plus hauts postes de la carrière et les plus hauts même du gouvernement, vit aujourd'hui dans la retraite officielle, mais reste, par ses relations privées, informé de bien des choses qui échappent à la publicité. Une partie de sa vie s'est passée en Orient et il a été membre de la délégation d'une des grandes puissances au congrès de Berlin, il y a trente-quatre ans. Il a gardé au plus vif degré le goût et l'habitude de suivre, en les critiquant, les événements politiques. Nous lui avons demandé ce qu'il pense de la crise, des difficultés d'aujourd'hui et des périls de demain. Voici sa réponse:

—On reproche à la diplomatie de n'avoir rien prévu et rien prévenu. Rien prévenu? C'est vrai. Rien prévu? Croyez-vous?

"Les diplomates sont restés, malgré que les affaires se traitent de plus en plus sur la place publique, les prêtres d'un culte dont le mystère impressionne les foules. On prend au sérieux tout ce qu'ils font. C'est qu'on nous regarde de loin et qu'on ignore à quel scepticisme nous mène la réalité vue de près. Au congrès de Berlin, nous avons eu l'air d'avoir foi dans notre mystère. Hélas! Le plus barré des plénipotentiaires pouvait-il se prêter à ce mirage? La question d'Orient n'a pas été réglée. Elle se pose tout entière à nouveau. Etait-elle réglable? Je ne le crois pas. Il n'y a que la force qui règle ces questions-là et précisément en matière orientale la diplomatie s'emploie toujours à neutraliser l'effet de la force, qui d'ailleurs prend tôt ou tard sa revanche. Après San Stefano, Berlin. Mais après Berlin... la culbute: voilà le fossé.

—Vous estimez qu'on a prévu cette crise?

—Comment admettre le contraire? Connaissez-vous l'histoire du Piémont? Lisez-la: vous verrez que jamais la politique de la Maison de Savoie n'a négligé une seule des cartes qui s'offraient à elle. Et quand depuis un an se traînait entre l'Italie et la Turquie une guerre laborieuse, malaisée, il n'y aurait pas eu du trouble dans les Balkans? Absurdité.

"N'en doutez point: sous la direction apparente un peu dolente du marquis de San Giuliano, sous la direction réelle de M. Tittoni, le plus ingénieux des hommes d'Etat contemporains, l'Italie a tenu le volant. Cettigné étant l'axe de direction. On a déjà dit que non. On le dira encore. La diplomatie est faite de démentis et les démentis sont faits de vérité. L'Italie a joué son jeu, c'était son droit et son devoir. Un grand peuple, qui court des risques, n'a de devoirs qu'envers lui-même.

"Par bonheur pour l'Italie, elle était sûre de la Russie. C'est une mystérieuse affinité que celle qui s'est établie, il y a trois ans, en quelques heures, à Raconiggi, entre l'empereur de Russie et le roi d'Italie. Les paperassiers ne tiennent jamais compte de ces vérités-là: elles gouvernent le monde pourtant. Et quelle heureuse fortune aussi pour l'Italie d'avoir eu à conseiller à la Russie, quoi? cette entente balkanique dont à Saint-Pétersbourg on ne peut pas renier le principe.

—Vous considérez donc que la quadruplice balkanique, instrument, cause peut-être de la crise actuelle, a été connue des l'origine par l'Italie et par la Russie?

—Si je vous disais que je le sais —ce qui est vrai—je vous répondrais par une affirmation, et rien de plus. Mais voyez les faits, voyez les dates. Dès le début de la guerre turque, le travail a commencé. En mars, il était achevé. A Rome, on s'en réjouissait publiquement. Et rappelez-vous aussi, dès décembre, le conflit Tcharykof-Sazonoff—Tcharykof, ambassadeur actif, patron de l'alliance balkanique, prêt à y faire entrer la Turquie pour sauver la face; Sazonoff, plus prudent, hésitant à patronner ce formidable changement, incapable pourtant, en Russe loyal, de s'y opposer, sacrifiant l'homme, tolérant la chose. Au surplus, quelle autre réplique possible aux succès autrichiens de 1908, qui mettent le rouge au front de la Russie? Tout se tient. Suivez la chaîne d'anneau en anneau: vous atteindrez, sans interruption, les grandes dates de l'histoire orientale: 1878, 1856, 1840, 1822.

—Mais, s'il en est ainsi, voilà six mois qu'on aurait pu, qu'on aurait dû intervenir?

—On aurait dû, oui. On aurait pu! Vous ne supposez pas que ce profond mouvement des Balkans ait été ignoré des autres chancelleries et connu seulement de deux d'entre elles. Vous ne doutez pas que, si l'on eût été capable d'éviter la crise actuelle, on s'y fût employé. Je vous répète qu'on n'a pas pu.

"On nous vante beaucoup les alliances dont l'Europe s'est ornée depuis trente ans. Que vaudraient-elles en cas de guerre? Je l'ignore. Dans la paix, elles sont une cause de paralysie. Je rien hâte, veut-on bien surtout la nécessité. La Russie, quoique alliée sincère de la France, s'est bien gardée d'éveiller son attention sur cette scabreuse opération. Car si la France y eût adhéré, il n'en eût pas été de même de l'Angleterre. A Londres, ils sont restés les mêmes qu'au temps où ils sauvaient Kiamil pacha des coups d'Abdul-Hamid. Ils sont Turcs. Ils sont kiamilistes. Ne leur parlez pas d'autre chose. Poser, dans ces conditions, la question de l'entente balkanique, c'était mettre le feu à la Triple Entente. On a fermé les yeux et on s'est bouché les oreilles: c'était plus simple.

—Mais la Triplice?

—La Triplice? C'était la même chose. Voyez-vous l'Italie disant à l'Allemagne: "Je m'occupe avec la Russie d'attacher cette casserole aux flancs de vos amis turcs," et prévenant l'Autriche: "Je vais construire au seuil des Balkans une solide barrière qui vous cachera Salonique"? Non, non! Aujourd'hui, on se prévient d'autant moins qu'on est plus lié. En 1908, Ærenthal avait fait plus de confidences à la Russie qu'à l'Allemagne; n'oubliez jamais cela.

—En faut-il conclure que l'Italie va continuer la guerre d'accord avec les Etats balkaniques?

—Cela dépend des Balkaniques. S'ils sont heureux, l'Italie les appuiera utilement. Elle est dans une position magnifique, maîtresse du jeu. Elle n'en convient pas. La modestie sied au succès.

—Mais la Turquie?

—La Turquie, que je n'ai point visitée depuis qu'elle a une Constitution, me paraît livrée aux sentiments ataviques, qu'elle essaye parfois de déguiser. Elle sent qu'on la guette, qu'on la traque. Elle va faire front, comme un sanglier blessé. Ici encore, on raisonne trop sur le papier. On dit: "Si la guerre italienne continue, la Turquie ne pourra pas embarquer telle ou telle division." Oui, mais si on fait la paix, qui vous dit que les ministres ne se balanceront pas aux potences? Les Turcs, après tant d'expériences, savent que chaque fois, qu'on les sauve, on les diminue. Je vous le répète, ils en ont assez et, s'il faut en finir, ils aiment mieux finir proprement. Feront-ils la paix? Lâcheront-ils Tripoli au moment de défendre Andrinople? J'en serais bien étonné.

—Croyez-vous que l'Europe, la guerre commencée dans les Balkans, puisse l'arrêter?

—Il faudrait d'abord qu'elle le voulût unanimement. Or, envisagez les deux hypothèses. Victoire turque? En ce cas, Anglais et Allemands accourront au secours de cette victoire. Victoire bulgare? La Russie couvrira de son drapeau les victorieux. On nous parle toujours du congrès de Berlin. J'y étais. Il n'y a eu, en réalité, accord final que parce qu'il y a eu dès le principe supériorité affirmée. Ce n'est pas le concert européen qui a dicté sa loi, c'est Bismarck. Or, où est Bismarck et où est l'Allemagne de 1878, l'Allemagne seule dans sa force, sans façade d'alliance à sauvegarder, libre, par conséquent, de ses mouvements? Un célibataire se meut plus vite et plus sûrement dans la vie qu'un père de famille. Les alliances sont des familles aussi, qui doivent cacher aux étrangers leurs secrètes querelles, combiner leurs actes, affirmer leur unité. S'il y a un congrès dans six mois, ce sera un joli gâchis. Le concert européen est un mythe. Il y a eu quelquefois une discipline européenne imposée par un maître. Il n'y a jamais eu de concert.

—Mais la guerre générale peut résulter de cette anarchie?

—Evidemment. Quand je regarde mes contemporains, je crois que, s'ils viennent à se battre, ce sera malgré eux. C'est un peu le cas des Balkaniques, qui auraient tant voulu qu'on les empêchât de faire un malheur. C'est, bien plus encore, le cas des nations supérieures, de culture raffinée, de fortune opulente. Celles-là ne veulent plus servir. Seulement on ne fait pas toujours ce qu'on veut. On a mis en mouvement un petit mécanisme à déclenchement automatique. Nous allons voir. Le grand espoir, c'est que le mécanisme fonctionne mal.

—Qu'est-ce à dire?

—C'est-à-dire qu'à un moment donné, l'une des réactions prévues ne se produise pas. Je vous disais que les alliances sont dans la paix une cause de paralysie. Est-il sûr qu'elles joueraient dans la guerre, sans que la casuistique s'en mêlât? Je ne vois ni l'Allemagne ni la France prêtes à mobiliser pour la question d'Orient. Et, croyez-moi, quand on ne veut pas marcher, on ne marche pas. Et tant pis pour les traités! Cela peut rendre prudents bien des gens.

—Vous croyez donc à un conflit austro-russe?

—Je ne crois à rien. En 1877, ce conflit était très vraisemblable. On l'a évité. Seulement, depuis lors, l'Orient s'est rétréci, et plus le théâtre est petit, plus on court risque de se heurter. En 1877, la Russie a pu livrer la Bosnie à l'appétit autrichien: cela ne touchait pas au cœur du problème. Aujourd'hui quel lest pourrait-on jeter? Albanie, Thrace Macédoine, tout cela c'est vital, c'est essentiel. Enlevez quoi que ce soit aux Turcs déjà si refoulés, ils cesseront d'exister. Donnez quoi que ce soit aux autres, c'est le grand problème méditerranéen qui se pose d'un côté ou de l'autre. C'est le grand jeu qui commence. Et dans quelle confusion!

"Je reconnais toutefois qu'une autre hypothèse est plausible: une Europe se contenant assez pour pouvoir, après le premier choc, obtenir le "statu quo" au prix de changements apparents. Et pourtant! Le "statu quo," quel vocable niais quand le canon tonne! Qui donc a jamais fait la guerre à la France pour lui prendre l'Alsace-Lorraine. La Russie a fait la guerre à la Turquie pour lui enlever les deux tiers de son domaine européen. L'Amérique a fait la guerre à l'Espagne pour lui prendre Cuba. L'Angleterre a fait la guerre aux Boërs pour leur prendre le Transvaal. Le Japon a fait la guerre à la Russie pour lui enlever la Corée. Si on avait parlé aux vainqueurs de maintenir le "statu quo," ils n'eussent même pas répondu.

"Et voilà, en dernière analyse, le point grave, le point alarmant. Si demain, si dans deux mois il y a des vainqueurs, qui leur dira: "Hands up!" Voyez-vous ce gendarme? Moi pas. Et alors? Alors c'est à une modification territoriale que l'on va, et je n'en aperçois pas une, pas une, vous m'entendez bien, qui ne soit inacceptable pour quelqu'une des grandes puissances...

Et notre interlocuteur d'ajouter:

—C'est de cela, d'ailleurs, qu'est faite l'histoire du monde.

XXX.

Momies à Prix Réduit.

Le professeur Flinders Petrie a découvert en Egypte deux momies, âgées, en tant que momies, d'environ vingt-trois siècles, contemporaines de l'occupation perse. Cet article étant, avec la canne à sucre, la principale production de la vallée du Nil, le fait en lui-même n'a rien d'intéressant. Mais voici qui le rend plus digne de remarque. Toutes les momies exhumées par les égyptologues étaient jusqu'à présent d'origine royale ou aristocratique; celles que M. Petrie vient de tirer du sol sont l'une bourgeoise et l'autre prolétaire; aussi les docteurs Ruffer et Rietti prennent-ils soin, dans le "British Medical Journal," de les étudier spécialement. Si l'on demande à quoi ces messieurs ont reconnu leur roture, nous répondrons: à la qualité de leur momification. Tandis que les gens du monde étaient embaumés avec une extrême recherche, marinant soixante-dix jours dans les aromates et le natron, la conserve des manants demandait moins de peine. Le bourgeois, sommairement vidé de ses entrailles, était ensuite cuit; quand il était bien cuit, les pompes funèbres versaient dans l'intérieur du corps une liqueur astringente, le bourraient de chiffons puis, pour finir, l'entouraient de bandelettes. Le bourgeois de M. Petrie montre une déviation de la colonne vertébrale et une tige de bois qui sert à la redresser; ce qui donne à croire que, dans l'opération, le sujet a été brusqué. Le prolétaire, encore moins heureux, s'est présenté sous l'apparence modeste d'un crâne et d'une longue corbeille en feuilles de palmier. L'examen a permis d'établir que, d'abord enterré, il avait été exhumé après la consomption de ses parties molles, et qu'on avait alors emmailloté ses os pour leur donner vaguement la forme traditionnelle. La momie plébéienne n'était donc qu'une simili-momie. C'est à se demander, devant cette camelote, si l'industrie allemande n'avait pas de débouchés dans la vallée du Nil dès le temps des Pharaons. En tout cas, il reste certain que la vieille Egypte a connu des momies de première, de seconde et de troisième classes, comme notre moyen-âge, au dire du savant de la "Petite Marquise, avait des troubadours à pied et des troubadours à cheval.

Petit Problème Etymologique.

D'où vient le mot: bulgare? Ce nom qui se trouve en ce moment sur toutes les bouches désignait jadis, croit-on, une ville bâtie sur les bords du Volga. Les populations qui l'habitaient et dont les établissements s'étendaient entre le Volga et le Danube furent appelées d'abord Volgares puis Bulgares... Le mot Volga lui-même est un nom russe qui caractérise le fleuve par la rapidité de son courant.

C'est de bulgare que nous avons fait notre vieux mot français "b....", et rabougri, dans le sens de laid, chétif, méchant...

Et maintenant, soyez indulgents!

Une enquête sur la fabrication des poudres.

On télégraphie de Bordeaux que MM. Goude, Caumont, Bedouce, députés, socialistes, désignés par le groupe parlementaire du parti socialiste pour procéder à une enquête sur la fabrication des poudres.

Les investigations des trois députés commenceront par la poudrerie de Saint-Médard, le 24 octobre.

DEPECHES ETRANGERES.

FRANCE

Un prêtre se rend en monoplan au secours d'un mourant.

Paris, 5 novembre — Un récit remarquable d'un individu qui fut témoin de l'acte sans précédent d'un prêtre qui porta le viatique à travers les airs à un homme qui se mourait dans le désert de Sahara, vient d'être fait à Paris.

Une violente escarmouche eut lieu il y a quelques jours entre cinq cents tirailleurs Spahis et deux mille Touaregs à Chebka, un des endroits les plus déserts de la vaste solitude, à deux jours de marche de Laghouat, et se termina par la déroute des Touaregs.

Par suite de ce conflit un des officiers français, le commandant Largeot, fut mortellement blessé par une balle qu'il reçut dans la poitrine.

En apprenant qu'il n'avait que quelques heures à vivre, le mourant murmura: "Ce n'est rien de mourir, mais il est dur de s'en aller sans un prêtre ou les consolations de la religion". Ces paroles furent entendues par un lieutenant, aviateur habile, qui avait accompagné la colonne dans un monoplan. Il courut à sa machine qu'il dirigea vers le nord et deux heures plus tard il atterrissait à Laghouat, se rendait à l'hôpital et en ramenait un prêtre auquel il avait expliqué sa mission.

Peu de temps après le monoplan à bord duquel le lieutenant avait fait monter le prêtre arrivait au camp et le mourant recevait avec bonheur les secours de la religion du saint homme qui n'avait pas hésité à se rendre à son chevet.

ANGLETERRE

L'explication de Sir Edward Grey.

Londres, 5 novembre—L'attitude anglaise dans la situation des Balkans a été expliquée mardi à la Chambre des Communes par Sir Edward Grey, le secrétaire des Affaires étrangères, qui a été bruyamment acclamé quand, en réponse à une interrogation, il a dit que personne, vu le résultat de la guerre jusqu'ici, ne serait disposé à contester le droit des Etats balkaniques de formuler les termes auxquels ils sont disposés à conclure la paix.

Les puissances échangent leurs vues à l'égard de la situation, mais il leur serait bien difficile d'intervenir si les deux pays en guerre ne leur en faisaient pas la demande.

Sir Edward Grey n'a pas répondu quand il lui a été demandé si la Grande-Bretagne ne pouvait pas suivre le précédent établi par M. Rosevelt dans la guerre russo-japonaise.

La Grande-Bretagne n'a fait aucune représentation à la Bulgarie et les mouvements des navires anglais, comme ceux des autres puissances, ont pour objet de protéger des vies et sont le résultat de communications échangées entre les puissances.

Les Puissances ne s'accordent pas sur l'avenir des Balkans.

Londres, 5 novembre—En l'absence de nouvelles du théâtre de la guerre balkanique, l'Europe porte son attention sur la situation diplomatique créée par les hostilités. Bien que toutes les puissances n'aient pas encore répondu à l'appel de médiation de la Turquie, on sait qu'il n'a soulevé d'enthousiasme nulle part.

Une requête mieux définie qu'elle adressera sans doute à nouveau aux puissances, en raison de la réponse de la France à sa première demande, sera probablement plus avantageusement considérée.

Cependant, les puissances ne pourront pas, même alors, paraître ignorer que les Etats Balkaniques ont maintes fois demandé que la Turquie traite directement avec elles.

Tout ce qu'elles pourront faire, par conséquent, ce sera d'agir comme intermédiaires pour mettre en rapport les belligérants.

L'opinion dans la Grande Bretagne, en France et en Russie, quant à l'avenir des Balkans, est que les alliés devraient avoir le territoire qu'ils ont conquis, et la Russie, particulièrement, a prévenu la Turquie qu'un nouveau désastre à Tchataltalja ne ferait qu'aggraver la situation.

AUTRICHE

Nouvelle victime de l'aviation.

Vienne, 5 novembre—Un aviateur militaire autrichien a été tué, mardi, par suite de la chute de son aéroplane d'une hauteur considérable pendant qu'il faisait une envolée autour de l'aérodrome de l'armée à la station militaire de Goerz.

La première division de la flotte austro-hongroise, consistant de trois cuirassés, d'un croiseur et de deux contre-torpilleurs, a quitté la station navale à Pola pour l'Orient la nuit dernière. La destination exacte des navires de guerre n'est pas connue, mais le commandant de la division a reçu l'ordre de se présenter à l'ambassadeur austro-hongrois à Constantinople qui lui dira où les vaisseaux pourront être le mieux employés.

Dépêches Américaines.

En faveur des enfants du prince de Béarn.

Baltimore, Md., 5 novembre—Les héritiers de feu Ross R. Winans ont convenu de donner $500,000 de leurs legs à Béatrice et Gaston de Béarn, les jeunes enfants du prince Henri de Béarn, suivant des documents qui viennent d'être enregistrés à la Cour des Orphelins. Le prince Henri de Béarn était le gendre de M. Winans qui n'a disposé de rien en faveur de ses enfants dans son testament.

La plus grande partie des $500,000 sera donnée par les légataires universels et le reste par Mlle Dorothy Bateman de Newport à qui $500,000 ont été laissés.

Les autres legs, dit-on, seront payés en plein.

Les biens laissés par M. Winans sont évalués à $3,545,490.48, et sa résidence dans cette ville, à $87,000. Ses bijoux et les autres effets personnels qu'il possédait en Europe représentent de $30,000 à $40,000.

M. Winans n'avait jamais vu les enfants en faveur desquels il a testé, tandis qu'on le disait très attaché aux enfants du prince.

Le fait qu'il n'y eut aucune provision pour ces derniers dans son testament fit craindre une contestation que l'accord susmentionné a fait éviter.

Aux termes de l'accord entre les héritiers les enfants du prince de Béarn seront mieux partagés que ceux du fils du défunt, M. Thomas George Winans, ce dernier n'ayant que le revenu de $200,000 qui ne reviendront aux enfants qu'à la mort de leur père.

Un matelot perd sa vie sur un navire de guerre des Etats-Unis

Norfolk, Vie. novembre 5—Un matelot nommé Mathews Devine du cuirassé "Michigan" a été écrasé à son poste en chargeant un canon. Il a eu les reins cassés et il en est mort presque instantanément. Sa demeure était à Sommerville, Mass.

Le cuirassé "Michigan" est maintenant en pratique dans l'Atlantique Sud.

Le Mariage ou la Déportation

Aventure d'une Emigrante Française aux Etats-Unis.

New York, 3 novembre—Mme Marie Combe, récemment arrivée de France et ne pouvant justifier de moyens d'existence, fut retenue à la station d'Ellis-Island pour être renvoyée au port du Havre. Pendant qu'on enquêtait sur son affaire, elle fit prévenir un Français de New York, M. Maurice Benoit, qu'elle avait connu en France. Ce dernier, désireux d'aider sa compatriote alla trouver un avocat et lui expliqua le cas:

—"Si vous voulez empêcher que Marie Combe soit renvoyée en France, épousez-la, lui dit l'homme de loi".

L'idée sourit à Maurice Benoit, qui précisément était célibataire. Il courut aussitôt chez Mgr Laville, archiprêtre de la cathédrale de Saint-Patrick, et lui raconta son affaire. Le prélat l'approuva et fit les démarches nécessaires pour que le mariage s'accomplit. L'union a été bénie par un prêtre catholique à la prison de Tombs, que les deux époux estima le prix trop élevé et demanda à voir un article meilleur marché. Le gérant montra alors une nouvelle bague, dont il fixa le prix à 750 francs; mais avant de la mettre entre les mains de ses "clients", le vendeur demanda qu'on lui remit la première bague.

—Arrière! s'écria alors l'un des trois individus.

Au même instant, chacun des prétendus clients sortit un revolver dont il menaça le gérant tout en gagnant la porte. Toujours revolver au poing, les bandits sortirent du magasin, et menaçant les passants réussirent à monter dans une auto qui stationnait non loin du lieu du vol. Le chauffeur, le canon d'un revolver lui chatouillant désagréablement le visage, dut obéir à ses clients, dont l'un avait sauté à son côté, tandis que les deux autres menaçaient par chacune des portières la foule accourue aux cris du gérant du magasin de bijouterie.

Ainsi, sans avoir à tirer un seul coup de feu, les trois bandits purent échapper à toute poursuite.

Roosevelt sauve une autre centaine.

Oyster Bay, N. Y, 5 novembre—Une estrade à Mineola, sur laquelle se trouvait le Colonel Roosevelt ainsi que plus de cent autres personnes, s'est graduellement assise; le centre arrivant à toucher le sol. Personne n'a reçu de mal, sauf que le Colonel Roosevelt a été éclaboussé du contenu d'un pot d'eau.

Mort de Siegfried Behrens.

Philadelphie, 5 novembre — Siegfried Behrens, doyen des musiciens de Philadelphie et qui autrefois s'occupa beaucoup de l'organisation de troupes lyriques, est mort à sa résidence ici mardi. Il était âgé de 72 ans.

Les Femmes Coûtent Cher.

Lors de son voyage à Paris, El Mokri s'est rendu au Ministère des Finances où avec une éloquence marocaine, il a fait savoir à Mr. Klotz que son auguste maître Moulay-Hafid, si indifférent qu'il fut aux choses d'argent, ne pouvait s'empêcher de souhaiter, pour pouvoir tenir son rang avec l'éclat qui convient, une liste de quatre millions de francs.

—Quatre millions! s'écria en sursautant le Ministre des Finances. Mais le Président de la République n'a que douze cent mille francs de liste civile.

Levant les yeux vers le plafond du cabinet du Ministre, El Mokri répliqua d'une voix douce:

—Mr. Fallières n'a qu'une femme!

Et mentalement, il fit le calcul de ce que devrait toucher son maître, époux de trente femmes, à raison de 1,200,000 l'une. Ayant terminé ce calcul il hocha la tête et sourit à Mr. Klotz, d'un air plein de modestie.